

“Y’a quelqu’un pour les radis ?”

Se reconnecter à la terre, voir pousser ses légumes, partager des compétences. Ce sont ces petits moments de bonheur, du champ à l’assiette, que viennent chercher les adhérents des Parcelles solidaires. Un jardin où tout le monde participe.

Texte et photos : Laurence Fleury



Tout au nord de Pau, coincé entre la rocade et l’autoroute, un îlot de nature se cache derrière le bitume et le flot incessant des véhicules. Si l’on n’est pas attentif, on passe devant sans le voir. Un chemin de terre, au rond-point de l’échangeur, débouche sur une enfilade de serres et de cultures plein champs à l’abri des regards. C’est là que se retrouvent, plusieurs fois par semaine, les jardiniers des Parcelles solidaires. Un grand potager partagé, où chacun vient apprendre à bouturer, planter, désherber, biner, arroser, et bien sûr récolter les légumes de ce travail collectif.

« Avant de venir, je ne savais pas distinguer une gousse d’ail d’un oignon ! » avoue une adhérente. « Moi, je cherchais un club de sport et je suis tombée sur ce jardin ! plaisante une autre. C’est sportif, ça casse un peu les genoux, mais ça fait du bien à la tête ! »

« La priorité ce matin, c’est de préparer à la grelinette les planches de la serre numéro six, lance Maylis, l’animatrice agricole de l’association. Qui veut s’occuper de l’arrosage ? Qui veut repiquer les aubergines dans la serre horticole ? Pour la récolte du jour, les radis sont à maturité, vous pouvez en ramasser une trentaine par panier. N’oubliez pas le céleri-

branche et la chicorée !

- La chicorée, c’est amer !

- Si vous ne l’aimez pas, dites-le, on n’en plantera pas l’an prochain. »

Une fois les équipes formées, chacune rejoint son atelier.

Herbes folles à quatre pattes

« On ne sait jamais à l’avance qui vient jardiner, explique Hélène, présidente de l’association. Ils peuvent être quatre adhérents comme une vingtaine.



Un travail collectif à l’échelle locale, et, au bout de la journée, des paniers bien garnis.

On s'en accommode. Maylis, c'est notre technicienne agricole ; on la paie dix heures par semaine pour bénéficier de son savoir-faire. À ma connaissance, notre jardin collectif est l'un des rares en France à bénéficier d'un tel accompagnement professionnel. » À quatre pattes dans les carottes, Maïté retire à la main la moindre herbe folle. « C'est un travail sans fin car elles repoussent toujours ! Je viens ici une matinée par semaine. Je ne pourrais pas avoir un si beau jardin chez moi en y consacrant si peu de temps. C'est un bon compromis : j'ai le plaisir de cultiver sans en être esclave. Et quand je ne suis pas là, je sais que d'autres y sont pour moi. »

Une matinée contre un panier

Lucie, en recherche d'emploi, occupe ses matinées au jardin. « J'ai adhéré à l'association pour parfaire



« Si je ne suis pas là, ça continue de pousser, grâce au groupe »
Élisabeth



Grelinette, binette, ou arrosoir ? Les adhérents attendent les consignes de Maylis (t-shirt rose) pour le travail du jour.

mes connaissances en maraîchage et développer mes relations, car j'aimerais m'installer comme horticultrice en fleurs coupées. » Gilles, retraité, cherche lui aussi à rencontrer du monde. « Gratter la terre fait du bien au moral. Le faire à plusieurs, c'est encore mieux ! Le côté social, multiculturel et intergénérationnel des Parcelles, c'est ce qui me plaît. » « Sortir de chez soi, lutter contre la solitude, renchérit Joan. Jamais je n'aurais pu faire la connaissance de tous ces gens ailleurs. »

« Et la récompense, c'est aussi le panier qu'on emporte chez soi après une matinée de travail, se réjouit Béatrice. Regarder pousser une salade qu'on a plantée soi-même et la savourer ensuite, je trouve cela émouvant ! » « Tous les paniers sont égaux et anonymes, quel que soit le travail effectué, précise Hélène. L'adhésion à l'association coûte 100 €, une somme relativement modique qui permet de manger de bons légumes bio toute l'année. »

Cultiver les différences

« Il n'empêche qu'on a dû augmenter la cotisation de 30 € parce que le Conseil départemental nous a supprimé les subventions, déplore la présidente. Heureusement, un quart des adhérents paient un peu plus, pour ceux qui ne peuvent pas mettre autant. Il existe aussi un système d'adhésion collective pour les bénéficiaires des structures d'accueil ou d'insertion par l'activité, afin de leur permettre de venir jardiner sans payer. »

« On essaie d'ouvrir le jardin au plus grand nombre, aux gens un peu cabossés, dans la difficulté ou en réinsertion, ajoute Béatrice. Parce qu'on sait bien que cultiver son jardin aide à aller mieux, et que l'ambiance des Parcelles est bienveillante. Aujourd'hui, si l'on veut préserver le travail de Maylis, on doit tous se mobiliser pour compenser le manque à gagner. D'autant qu'on manque aussi de bras pour cultiver



« Gratter la terre fait du bien au moral. Le faire à plusieurs, c'est encore mieux ! »
Gilles



notre terrain tout entier*. » « On essaie de trouver d'autres jardiniers, insiste Monique. Pour cela, on distribue des flyers qui expliquent notre démarche, on participe aux foires locales pour nous faire connaître. On va organiser un couscous géant pour récupérer un peu d'argent. Une troupe de théâtre a proposé de donner une représentation dont les recettes iront à l'association. Chacun se démène et propose des solutions pour conserver le bon fonctionnement du jardin. Le collectif, c'est notre force ! »

Ne pas se planter

« Le rôle de Maylis est très important, renchérit Élisabeth. S'il n'y avait pas de leader au sein du groupe, qui est tout de même assez fluctuant, chacun voudrait faire à sa manière et tout deviendrait plus compliqué. On est tous différents, et pas toujours d'accord. Crois-tu que les bâtisseurs de cathédrales étaient toujours d'accord entre eux ? Bien sûr que non ! Mais ils y arrivaient quand même. Je sais de quoi je parle, j'ai vécu en communauté quand j'étais jeune et je vis encore dans un habitat participatif. Pour que ça avance,

il faut un chef d'orchestre. Ici, notre objectif est de faire tourner le jardin, tous ensemble, même si l'on n'a pas d'affinité avec tout le monde. C'est un peu comme une grande famille, où chacun doit accepter la place de l'autre, tout en sachant que personne n'est indispensable. La preuve : si je ne suis pas là, ça continue de pousser, grâce au groupe. Mais je ne suis pas sûre que ça pousserait aussi bien sans pilote. On a beau décider collectivement de ce qu'on plante, il faut un cap, un suivi et un appui technique. C'est le rôle de Maylis, qui nous aide à progresser. D'ailleurs, les Parcelles solidaires ont permis à un jeune de devenir maraîcher. Il a pu intégrer la couveuse agricole voisine, Pouss'en Béarn, qui aide les personnes porteuses de projets à les tester en conditions réelles. Il a fini par s'installer à son compte. »

« La seule petite contrainte du jardin, ce sont les horaires, regrette Élisabeth. On ne peut y venir que les mercredi, vendredi et samedi matin, ou le lundi soir. Chacun vient quand il peut. Mais ça reste une très belle expérience de vie ensemble. Partie de rien il y a quinze ans, avec des gens de tous les milieux et qui ne se connaissaient pas, la formule fonctionne toujours ! Avec des hauts et des bas, bien sûr, mais ce doux mélange de populations, de tous âges et tous horizons, ça fait vraiment du bien. »

**L'association Les parcelles solidaires Civam Fertil, qui vient d'être reconnue d'intérêt général, cherche toujours des adhérents. Renseignements : 05 59 84 70 63. Et sur Facebook.*

